

## LES HUSSARDS OU LA DROITE LITTÉRAIRE

**Thierry Laurent**

Docteur ès lettres

Chargé d'enseignement à l'université Paris IV – Sorbonne

Il y a vraiment une légende des « Hussards ». Tel est d'ailleurs le titre d'un excellent article de Denis Tillinac par la lecture duquel on ne saurait mieux s'initier au sujet<sup>1</sup>. Quand le journaliste Bernard Franck en 1952 baptise « Hussards », l'écrivain Roger Nimier et ses amis (Antoine Blondin et Jacques Laurent<sup>2</sup>), la métaphore est déjà dans l'air du temps : depuis quelques années, suite à un débat théorique autour de l'utilité ou de l'inutilité de Stendhal chez les gens de lettres, plusieurs auteurs (dont certains de gauche comme Roger Vailland ou Claude Roy) défendent l'idée que l'individu a un droit au bonheur tel qu'il peut s'adonner au plaisir et à l'indifférence hautaine, loin de tout engagement politique ; fascinés par les figures de Julien Sorel et Fabrice del Dongo (officier des hussards) autant que par le style virtuose de leur créateur (celui que Sainte-Beuve surnomma le « hussard romantique »), ils veulent

à leur tour mettre en scène des héros anti-conformistes dont l'humeur souvent désabusée ne les empêche pas de vivre des passions ardentes ou cocasses. Deux titres de 1950 et 1951 retiennent évidemment notre attention : *Le Hussard bleu* de Roger Nimier et *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono. Ajoutons que c'est au Deuxième Régiment de Hussards que Nimier s'est engagé en 1945 ! Dans le fameux texte des *Temps Modernes*, le mot « Hussard » a une connotation très ambiguë : des originaux fort talentueux, mais en même temps des gens idéologiquement dangereux que Bernard Frank va jusqu'à qualifier de « fascistes » (par commodité, ajoute-t-il<sup>3</sup>). Ce dernier jugement est excessif : aucun de ceux dont il est question dans l'article n'a été « collabo » et ils ont tous suffisamment de lucidité ou de scepticisme pour ne pas tomber dans les pièges d'un dogmatisme quelconque. « Ils sont protégés contre les paranoïas d'extrême droite par leur intelligence et leur humour », écrit Henri Mitterrand<sup>4</sup>. Certes, l'accueil enthousiaste qu'ils font au sulfureux Louis-Ferdinand

<sup>1</sup> *Magazine littéraire*, n° 305, décembre 1992, 52–54. A lire également : *Les Hussards, une génération littéraire*, textes réunis par Marc Dambre, Paris: Presses de la Sorbonne nouvelle, 2000 ; *Roger Nimier, Antoine Blondin, Jacques Laurent et l'esprit hussard*, Paris: Editions Pierre-Guillaume de Roux, 2012.

<sup>2</sup> « Grognaards et Hussards », *Les Temps Modernes*, n° 86, décembre 1952, 1005–1018 ; réédition Le Dilettante, Paris, 1984.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 32.

<sup>4</sup> *La Littérature française du XX<sup>e</sup> siècle*, Nathan, 1996, 64.

Céline lors de son retour à Paris en 1951, leur volonté de réhabiliter Paul Morand ou Jacques Chardonne (considérés comme « collaborateurs » pendant la guerre), le fait que dans des romans censés se passer entre 1940 et 1944, ils présentent des volontaires pour le S.T.O. ou des pétainistes pas forcément antipathiques, ou encore que Nimier se laisse parfois aller à des propos xénophobes, tout cela a beaucoup choqué les belles consciences. Il semble que dans le contexte du manichéisme de l'immédiate après-guerre, du diktat de l'« engagisme », de l'omniprésence des valeurs de gauche et de l'esprit de sérieux, ces quelques auteurs aient voulu faire de la provocation en affichant un insolent désintérêt pour l'éthique politique. Bernard Frank dit que ce sont des « lurons »<sup>5</sup> ; certains critiques ont même parlé d'« école de la désinvolture »<sup>6</sup>. Le désengagement n'est parfois pas loin d'un engagement détourné, et les « Hussards » ne se sont pas gênés pour critiquer les résistants, les communistes ou bien la Quatrième République ; plus tard, ils défendront l'Algérie française. Ils ne sont donc pas inclassables sur l'échiquier des idées, mais on ne saurait non plus les enfermer dans le moindre moule de droite préexistant (contre-révolutionnaires, néo-bonapartistes ou libéraux). Aussi arbitraire et peu convaincant que soit souvent l'art des formules, Tillinac dit certainement ici l'essentiel à propos de leurs opinions : « Réacs ? Soit. Anars, surtout. Et libres. »<sup>7</sup>

<sup>5</sup> Article cité, 21.

<sup>6</sup> Gaëtan Picon utilise l'expression « désinvolture insolente » (*Panorama de la nouvelle littérature française*, nouvelle édition, Paris : Gallimard, 1976, 147).

<sup>7</sup> Article cité, 154.

Dans *L'Anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*<sup>8</sup>, François Richard présente ainsi ce que serait ce courant si hétérogène et si indéfinissable : « Il s'agit d'une révolte individuelle qui s'exprime au nom de principes aristocratistes et qui peut aller jusqu'au refus de toute autorité instituée. »<sup>9</sup>

L'article de Franck soulève un autre problème : y a-t-il eu cohésion et projet commun au sein du pseudo-groupe des « Hussards » ? Pol Vandromme, qui lui fut un peu associé après avoir publié *La Droite buissonnière* en 1960<sup>10</sup>, est catégorique : « Il n'y avait de bande suspecte que dans le gag d'un polémiste roublard »<sup>11</sup>. C'est vrai qu'au début des années cinquante, Nimier, Laurent, Blondin et Michel Déon (devenu assez vite le quatrième hussard ou le quatrième mousquetaire) se rencontraient peu, qu'ils travaillaient de façon très personnelle, que les deux premiers étaient plus politisés que les autres, que jamais ils n'eurent l'idée de rédiger un manifeste littéraire. En fait, les seuls actes communs des « Hussards » sont d'abord d'avoir signé une pétition en faveur de Maurice Bardèche (emprisonné à Fresnes en 1949 à la suite de la publication de *Nuremberg, Terre promise*), puis d'avoir écrit quatre préfaces à une réédition de *L'Amour vagabond* d'André Fraigneau chez Plon en 1956, enfin d'être signataires du *Manifeste des Intellectuels français* d'octobre 1960 (en réaction contre le *Manifeste des 121*

<sup>8</sup> Paris: Presses Universitaires de France, 1988.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 124.

<sup>10</sup> Paris: Les Sept Couleurs.

<sup>11</sup> Michel Déon, *Le Nomade sédentaire*, Paris: La Table Ronde, 1990, 77.

qui prônait le droit à l'insoumission en Algérie). On peut cependant parler d'affinités entre quelques jeunes gens qui ont eu vingt ans aux alentours de 1940, au moment de « la fin du monde civilisé », pour reprendre l'expression de Nimier<sup>12</sup>. Tous adorent la belle littérature qui donne du plaisir, ils manient l'humour et l'insolence, ils critiquent les nouveaux maîtres à penser, ils reconnaissent pour maîtres Paul Morand, Jacques Chardonne, Jean Giraudoux et Marcel Aymé. Sans doute faudrait-il associer à nos « lurons » Kléber Haedens, Félicien Marceau, Michel Mohrt, Jean-René Huguenin, Jacques Perret et Stephen Hecquet, autant d'écrivains vite classés à droite. Il est peut-être bon que le flou artistique prévale quant à la présentation du cercle des « Hussards » vu que les intéressés ont souvent dit que cette habitude qu'a la critique de vouloir étiqueter les écrivains les agace. Contentons-nous de citer deux des intéressés ; Jacques Laurent d'abord : « Bernard Frank avait eu le génie d'associer quatre personnes qui présentaient en effet des traits communs : nous laissions entendre que nous préférions séduire que convaincre et que nous craignions, comme disait Cocteau, que démontrer ne fût vulgaire»<sup>13</sup>. Michel Déon s'arrête longuement sur le sujet dans la troisième partie de *Bagages pour Vancouver* : il affirme qu'en tant que groupe, les « Hussards » n'ont jamais existé, mais qu'il y a eu bel et bien un certain état d'esprit propre à une poignée d'adversaires de l'existentialisme : « Il se

peut que désireux que l'on respirât dans nos livres un air moins malsain que celui de notre époque, nous ayons eu le mérite commun d'avoir réintroduit dans le roman le plaisir et la mélancolie de vivre, une certaine dignité devant l'œuvre de la mort.»<sup>14</sup>

Bref, aussi mythiques que soient ces « Hussards », l'histoire littéraire leur a donné une réalité. Acceptons-le. Mais rappelons que nous avons affaire à des individualités qui, en quelques occasions, ont travaillé en symbiose. Il est évidemment impossible de dater ce qui serait la fin d'un courant aussi fantomatique. Dans la nouvelle République gaullienne née en 1958, nos « Hussards » sont restés frondeurs, d'autant que l'abandon de l'Algérie française leur paraissait une erreur. Années soixante : Nimier se tue en voiture, Déon se réfugie en Grèce puis s'exilera en Irlande, Blondin cultive sa nonchalance et son ivresse, Laurent reste idéologiquement le plus batailleur. La critique a cessé de parler des « Hussards » au pluriel, figeant artificiellement le mouvement dans ce qu'avait été le refus de l'« engagisme » en littérature une décennie plus tôt. Partant de là, d'aucuns inventeront la formule « nouveaux Hussards » dans les années quatre-vingt pour désigner des talents à contre-courant comme Pascal Jardin, Gérard Guégan ou Eric Ollivier. Aujourd'hui encore, Eric Neuhoff ou Didier Van Cauwelaert sont parfois présentés comme des héritiers de l'art de l'impertinence élégante, d'autant qu'ils entretiennent des liens amicaux avec leur aîné Déon.

Présentons à présent nos quatre écrivains. L'accent sera mis sur les preuves de

<sup>12</sup> *Le Hussard bleu*, Paris: Gallimard, réédition « Folio », 1991, 15.

<sup>13</sup> *Histoire égoïste*, Paris: La Table Ronde, réédition « Folio », 1978, 415.

<sup>14</sup> Paris: Gallimard, réédition « Folio », 1988, 142.

leur insolence ou de leur esprit frondeur davantage que sur l'aspect purement littéraire de leurs œuvres. Nous insisterons sur Michel Déon, le dernier survivant du groupe, auteur qui aura le plus publié parmi les quatre et à qui la critique universitaire ne s'intéresse vraiment que depuis peu.

Roger Nimier<sup>15</sup> (1925–1962) a fait de très brillantes études au lycée Pasteur de Neuilly puis à la Sorbonne. A dix-neuf ans, plutôt dans la mouvance de l'Action française, il s'engage dans l'armée française renaissante. En 1948, il publie un roman vite remarqué, *Les Épées*, au ton drôle et grinçant, plutôt politiquement incorrect puisque le temps de la Seconde Guerre mondiale y est montré sous beaucoup d'ambivalence : un jeune homme passe assez aisément de la Résistance à la Milice avant de passer pour un héros national. Deux ans plus tard, dans une veine analogue, paraît *Le Hussard bleu* ; on y retrouve le même protagoniste, cynique, désorienté et rejetant toute morale. Suivront, en peu de temps, *Perfide*, *Le Grand d'Espagne* (essai politique provocateur dédié à Georges Bernanos et qui pourfend les mensonges et les fausses valeurs de notre civilisation), *Les Enfants tristes* et *Histoire d'un amour*, deux récits au ton romantique et désabusé. Après 1953, il délaisse l'écriture romanesque et se consacre pleinement à l'édition et au journalisme : il dirige la revue *Opéra*, devient conseiller littéraire chez Gallimard et écrit

---

<sup>15</sup> Voir la biographie de Marc Dambre : *Roger Nimier, Hussard du demi-siècle*, Paris : Flammarion, 1989, ainsi que le numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Nimier en 2012.

d'innombrables articles, notamment pour le magazine royaliste *Nation française*. Déjà, dans des textes publiés par l'organe gaulliste *Liberté de l'esprit* en 1949, il attaquait violemment les maîtres à penser de la gauche marxiste ou humaniste ; évoquant le risque d'un nouveau conflit mondial, il ne craint pas de dire : « Nous ne pensons pas que la guerre soit nécessaire ou fatale. Nous pensons que nous serons peut-être contraints de la faire. Et comme nous ne la ferons pas avec les épaules de M. Sartre ni avec les poumons de M. Camus (et encore moins avec la belle âme de M. Breton) ... » Cette phrase soulève le scandale et n'est pas loin de faire passer son auteur dans les milieux de gauche pour une espèce de fasciste infréquentable. Au temps du café de Flore et du triomphe des nouveaux bien pensants, ses formules assassines et humoristiques ne ménagent pas les idoles de l'après-guerre : les disciples de Sartre sont des « danseurs », *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir un « Bouvard et Pécuchet existentialistes » ; et que dire de cette une en première page de la revue *Opéra* : « Surprise à Marigny : Jean-Louis Barrault encore plus mauvais que d'habitude » ! En 1958, il ne désapprouve pas le retour au pouvoir du chef de la France libre mais la politique algérienne de ce dernier le dégoûtera vite. Celui dont on a fait le chef de file et le plus talentueux des « Hussards » meurt prématurément au volant de son Aston Martin en 1962 alors qu'il vient de finir un nouveau roman : *D'Artagnan amoureux*.

Jacques Laurent (1919–2000) a étudié la philosophie tout en militant à L'Action française. Durant l'Occupation,

il travaille pour le régime de Vichy mais noue des contacts avec les Forces Françaises de l'Intérieur ; il échappera ainsi à des poursuites judiciaires à la Libération. Sous différents pseudonymes, il pratiquera longtemps la littérature « alimentaire » : romans policiers ou sentimentaux ; la série populaire des *Caroline chérie* sera traduite dans une douzaine de langues, lui apportant gloire et argent. Dans un genre plus sérieux, il écrit *Les Corps tranquilles* en 1948, admiré par Montherlant, Morand et Mauriac, qui deviendra vite un roman-culte. Dans les années cinquante, il est le stéréotype du fêtard libertin qui dissimule son mal de vivre derrière l'insouciance apparente. Contempteur de la littérature engagée, il désacralise son théoricien, Sartre, en le comparant à Paul Bourget dans son pamphlet-brûlot *Paul et Jean-Paul*<sup>16</sup> ; il s'en prend au roman à thèse, affirmant que plaire et séduire valent mieux que démontrer et ennuyer. Il crée *La Parisienne* en 1953, revue qui défend l'idée du plaisir de lire, qui prône la légèreté, le talent et l'éclectisme et qui accueillera Boris Vian, Jean Cocteau, Jean Giono ou Marcel Jouhandeau ; la presse de gauche l'accablait de critiques, subodorant du fascisme derrière l'apolitisme de façade. Il prend peu après la direction de l'hebdomadaire *Arts*, vieille gazette un peu somnolente, et lui redonne de la vitalité en confiant sa rédaction à de jeunes talents, parmi lesquels les futurs animateurs des *Cahiers du Cinéma*, et en accueillant Audiberti et Montherlant. Plus tard, ne pardonnant pas à de Gaulle d'avoir bradé l'Algérie, il lance la revue

<sup>16</sup> Paris: Grasset, 1951.

*L'Esprit public* qu'on présentera souvent comme l'organe officieux de l'OAS et qu'il quittera en 1963. En 1965, il est contraint de payer une amende et d'amputer d'une vingtaine de pages son *Mauriac sous de Gaulle*<sup>17</sup>, hilarante charge contre le chef de l'Etat et ses suppôts ; François Mitterrand et Françoise Sagan prennent sa défense. Six ans plus tard, s'étant éloigné de la politique, il obtient le prix Goncourt pour *Les Bêtises*. C'est comme mémorialiste qu'il revient sur ses convictions dans *Histoire égoïste* en 1976 et y explique que l'adhésion aux idées de Maurras a empêché qu'une partie de la jeunesse française ne bascule avant la guerre dans le fascisme. En 1986, il entre à l'Académie française et publie *Le Dormeur debout* dans lequel il revient sur la partialité de la pseudo-Justice à la Libération. Il s'honore et s'étonne à la fin de sa vie d'être admiré comme l'un des grands écrivains de la seconde moitié du vingtième siècle. Il se suicide en 2000.

Antoine Blondin<sup>18</sup> (1921–1991) a étudié au prestigieux lycée Louis Le Grand puis a obtenu une licence ès lettres. En 1942, il doit partir pour le STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne. Cela lui inspirera le sujet et la matière du roman *L'Europe buissonnière* en 1949, défendu par Marcel Aymé, salué par la critique, prix des Deux Magots. Dans la réédition « Folio » de 1978, on peut lire sur la quatrième de couverture : « Le livre le plus insolent sur la Seconde Guerre mondiale.

<sup>17</sup> Paris: La Table Ronde, 1964. Lire le compte rendu de l'affaire par J. Laurent dans *Histoire égoïste*, op. cit., 474–500.

<sup>18</sup> Lire la biographie que lui a consacrée Alain Cresciucci : *Antoine Blondin*, Paris: Gallimard, 2004.

Muguet et vingt autres personnages traversent l'Europe, leurs seules conquêtes sont les femmes. C'est l'esprit de légèreté et la légèreté d'esprit, la naïveté de Candide et la liberté de Don Quichotte qui se laisse conduire où le veut sa monture. Muguet, héros picaresque, revient de la guerre comme d'une escapade. » Les trois romans qu'il publiera dans les années cinquante auront tous du succès : *Les Enfants du bon Dieu*, *L'Humeur vagabonde* et surtout *Un singe en hiver*, prix Interallié 1959, bientôt adapté au cinéma par Henri Verneuil avec Jean Gabin et Jean-Paul Belmondo. On dit que son style tient à la fois de Stendhal, de Céline et de Jules Renard. *Monsieur Jadis ou l'école du soir* en 1970 est très autobiographique : le problème de l'alcoolisme y est abordé sur un ton léger et grave. Journaliste engagé, il collabore à de nombreux journaux, notamment de droite et d'extrême droite : *Aspects de la France*, *La Nation française* et *Rivarol*. Dans *Ma vie entre des lignes* en 1982, Blondin rassemble les articles politiques ou littéraires que lui-même écrivit après la guerre ; le lecteur est frappé par la férocité de ses attaques et par un ton vraiment sarcastique et redoutable. Voici par exemple son portrait de Mauriac : « ... emmitoufflé dans ses cache-nez, un pied dans la tombe et saoulé de chair fraîche. [...] Pas possible ! Vous dites bien : M. Mauriac ! Lequel au fait ? Mauriac, le romancier de *L'Enfant chargé de chaînes* ? Mauriac, le dramaturge du sexe sans provision ? Mauriac qui négociait son vin sous l'Occupation ? Mauriac qui fignolait ses dédicaces à la censure allemande ? Mauriac de juin 1940 ? Mauriac de septembre 1944 ? Mauriac, dirigeant du

C.N.E. ? Mauriac exclu du C.N.E. ? Enfin, quoi, il faudrait s'entendre ! Je m'entends et je mets tous les Mauriac dans le même sac, tous les Mauriac récapitulés en la personne de cet ogre frileux et qui pèse les morts. »<sup>19</sup> Chroniqueur sportif également, il est l'une des plumes célèbres du quotidien *L'Equipe* ; il suivra pour ce journal vingt-sept éditions du Tour de France et sept Jeux Olympiques, sachant raconter et célébrer, à la façon d'un poète épique, les exploits individuels des héros qu'il admire. Pour l'ensemble de son œuvre, Blondin a reçu le Grand Prix de Monaco, le Grand Prix de littérature de l'Académie française, le prix Kléber Haedens et le prix Mac Orland ; enfin, le prix Henri Desgranges pour l'ensemble de son œuvre journalistique sportive.

Michel Déon, né en 1919 à Paris, membre de l'Académie française depuis 1978, est donc le dernier des « Hussards ». Son œuvre est riche de quelque quarante volumes (romans, récits de voyages, livres de souvenirs, essais, histoires pour enfants, pièces de théâtre, livrets d'opéra). Après des études de droit, il part au front en 1940. Une fois démobilisé, il rejoint à Lyon l'équipe éditoriale du journal monarchiste *Action française* et travaille auprès de Charles Maurras. Il est longtemps pétainiste comme une majorité de Français mais ne sera jamais séduit par les thèses antisémites ou ultra-collaborationnistes ; il n'est d'ailleurs pas poursuivi à la Libération<sup>20</sup>. Après la guerre, tout en s'initiant

<sup>19</sup> Paris: Gallimard, réédition « Folio », 1982, 62.

<sup>20</sup> Sur ce sujet, voir le premier chapitre du livre de Thierry Laurent : *Michel Déon, écrivain engagé ou désengagé ?* Paris: Editions de la Société des Ecrivains, 1999.

à l'écriture romanesque<sup>21</sup>, il poursuit une carrière de journaliste et de grand reporter. En 1950, il publie un récit fictif totalement étranger aux grandes préoccupations des existentialistes et des auteurs engagés : *Je ne veux jamais l'oublier* ; il y est question d'amour et d'Italie, avec plein de clins d'œil à Stendhal ; le style est classique et élégant ; la célébration du beau et du bon-heur y est faite sans complexe. Dans les années cinquante, Déon nous semble le plus autonome des quatre frondeurs. Depuis 1946, son métier le conduit à voyager et à séjourner fréquemment à l'étranger. Il participe donc peu aux polémiques, aux passions et aux fureurs que connaissent les milieux littéraires parisiens. Il y a certainement de sa part une volonté de fuite, vu son malaise quand il est en France. C'est quelque chose à quoi le héros de son roman de 1952 *La Corrida* fait souvent allusion, d'autant qu'il a lu chez Stendhal : « Je ne sens pas du tout le charme de ma patrie ; j'ai pour le lieu où je suis né une répugnance qui va jusqu'au dégoût physique. »<sup>22</sup> Plutôt que de vouloir batailler par la plume et de ressentir sans cesse une infinie amertume, il part en quête de cette paix intérieure que lui offriront l'Italie, le Portugal ou la Grèce, paix sans laquelle son œuvre ne serait pas née. La vie hors de France « a cicatrisé des blessures » comme il le dit lui-même<sup>23</sup>. Au moment où les autres « Hussards » commencent à croiser le fer avec les sartriens (à partir de 1948), Déon fuit son temps en privilégiant les instants, l'amour, les découvertes. Certes,

il lancera à son tour des flèches et fera connaître ses points de vue sur la situation en France ou sur l'avenir des lettres, mais d'une façon très épisodique et sans la rage du polémiste. Peut-être aussi est-ce son propre naturel qui l'incline peu vers la brutalité des joutes verbales et l'enrêgimentement chez des hussards de choc !

Il n'empêche qu'il collabore à quelques revues assez à contre-courant où se retrouvent, mais pas seuls, les quatre amis. Il signe ainsi quelques articles consacrés au théâtre ou à ses voyages dans la *Revue de la Table Ronde* que parrainait François Mauriac, revue non engagée et qui prétendait affronter la revue des *Temps Modernes*. Il suivit de près les destinées de *La Parisienne*. Mais c'est surtout vers 1956–1957, alors qu'il est conseiller littéraire chez Plon, que Déon participera le plus aux débats intellectuels du temps. Outre tous les articles qu'il écrit (également dans *Le Divan* et dans *La Revue des deux mondes*), il s'adonne à la polémique et au pamphlet : le premier volet de *Tout l'Amour du monde* en 1955 et surtout la *Lettre à un jeune Rastignac* en 1956 lui permettent de régler des comptes avec humour et de critiquer le progressisme à la mode. Ce dernier ouvrage est un impertinent libelle, « hussard » dans le ton puisqu'il vise à bousculer quelques idoles du temps (Mauriac ou Malraux, autant que Sartre) et bon nombre de préjugés sur la littérature. Il y est à un moment question, avec une ironie malicieuse, du « clan dit de la droite », autrement dit des « Hussards » :

« A force de les ignorer et de ne pas les inviter aux distributions de prix, on a fini

<sup>21</sup> *Adieu à Sheila* paraît en 1946.

<sup>22</sup> Réédition La Table Ronde, Paris: 1979, 62.

<sup>23</sup> *L'Atelier du roman*, n° 5, 1999, 102.

par grouper un petit nombre d'écrivains qui se voyaient peu, mais se sentaient frustrés. On a pris leur insolence pour une vilaine attitude antidémocratique, leur goût du beau style pour du mépris, leur liberté d'esprit pour des visées réactionnaires. Ils sont presque tous fervents de Stendhal bien qu'il ait été un homme de gauche, ce qui semblerait prouver qu'ils ont peu l'esprit de parti. A la vérité, ce n'est pas un très bon clan : on s'y jalouse ou on s'ignore. On ne se retrouve solidaires que devant les attaques démagogiques des existentialistes et des professeurs. Vous n'avez pas grand-chose à espérer d'eux. Ils vous enseigneraient à ne pas vous prendre au sérieux, ce qui est un grave handicap dans la vie. Leurs positions dans la presse sont faibles. Il est cependant bon de ne pas les ignorer au cas où il y aurait un changement de régime et une dictature militaire qui les couvrirait de galons, de décorations et d'honneurs »<sup>24</sup>.

L'écrivain reviendra à plusieurs reprises sur le malaise qu'il a ressenti dans le très intolérant climat politique et intellectuel de l'après-guerre, lorsque les censeurs du Comité national des Ecrivains infligeaient des blâmes à de nombreux clercs, réduits pour longtemps au silence. Dans son roman *Un déjeuner de soleil*, il raconte, non sans humour, l'histoire du sinistre Béla Zukor dont les modèles réels et plus ou moins lointains peuvent être Tristan Tzara, Louis Aragon et Claude Morgan, voire Jean-Paul-Sartre : c'est un poète dadaïste raté, stalinien borné, qui, devenu critique littéraire influent à la Libération, poursuit de sa hargne dangereuse

des confrères autrement plus talentueux ; il se prenait « pour le Fouquier-Tinville d'un Tribunal où les écrivains qu'il haïssait en bon médiocre étaient condamnés au silence pour haute trahison et intelligence avec l'ennemi, parce qu'ils avaient publié des livres pendant l'Occupation »<sup>25</sup> ; ainsi, il a accusé « Giono d'être un espion allemand, Montherlant le proxénète de la Kommandantur, Jouhandeau le responsable de Dachau, Chardonne l'éminence grise d'Hitler, Drieu La Rochelle le maître à penser d'Himmler ... »<sup>26</sup>.

Au-delà du sort à ses yeux pitoyable des gens de plume ou des artistes qui, simplement mis sur la touche ou carrément jugés devant les tribunaux d'exception comme Robert Brasillach ou Paul Chack, purent difficilement se défendre, c'est tout le mécanisme de l'épuration que Déon évoque à plusieurs reprises, à la façon d'une hantise. Il met en cause l'intégrité de la magistrature qui inculpe puis disculpe le héros Jean Arnaud dans *Les Vingt Ans du jeune homme vert*<sup>27</sup> ; il fustige un fanatisme injuste qui opère, naturellement, « au nom de la justice et de la liberté »<sup>28</sup>.

Selon lui, l'esprit partisan ou le sectarisme imbécile, c'est quelque chose qui a sévi extrêmement longtemps: il dépeint le microcosme des milieux littéraires et érudits de la fin des années quarante et des années cinquante comme un régiment de soldats dociles aux ordres d'un tribunal révolutionnaire permanent. Il en parle

<sup>25</sup> Paris: Gallimard, réédition « Folio », 1996, 49.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> Paris: Gallimard, 1977, 549-562.

<sup>28</sup> *La Corrida*, Paris: La Table Ronde, réédition 1979, 77.

<sup>24</sup> Paris: Fasquelle, 1956, 83-84.

longuement dans sa troisième partie des *Bagages pour Vancouver*<sup>29</sup>, y reviendra dans *Parlons-en* et ne manquera pas de le répéter dans nombre d'interviews. Il écrira en 1993 : « Je m'honore de n'avoir jamais participé à aucun de ces mouvements de terrorisme intellectuel qui ont empoisonné (et empoisonnent encore à un degré moindre) la vie littéraire française »<sup>30</sup>.

Autre sujet d'indignation : l'essor de la pensée marxiste en Occident et l'expansionnisme soviétique. L'écrivain défend le « monde libre » qui, à ses yeux, n'est pas forcément celui du capitalisme, de la société de consommation ou du bien-être matériel ; ce qu'il vénère, c'est l'Europe des civilisations ou « Europe de l'esprit » dont il dit qu'elle l'a élevé et a fait de lui un écrivain français<sup>31</sup>, une Europe humaniste, héritière de la culture grecque et de la spiritualité chrétienne, qui serait en fait aujourd'hui le « dernier monde où l'on peut vivre<sup>32</sup> et que menace, après le Troisième Reich, un autre empire du mal. Les dernières pages de *Tout l'amour du monde* sont consacrées à la Yougoslavie de Tito : même si Déon concède que le pays n'est pas l'un des pires, il souligne la misère des paysans, l'omniprésence d'une police redoutable et la confiscation du droit à la joie. Dans *Les Poneys sauvages* sont rappelés quelques-uns des plus cyniques agissements de l'URSS : génocide de la nation cosaque ou des musulmans du Caucase, collusion criminelle avec l'Allemagne na-

zie, assassinat de douze mille officiers polonais à Katyn et rejet de la responsabilité sur la Wehrmacht, répression des révoltes à Budapest et à Prague. À côté des allusions aux monstruosités dont est capable un système totalitaire, il y a de plus profondes analyses (dans ce roman comme dans *La Carotte et le bâton*) de l'efficace stratégie mise au point par Moscou et ses alliés en vue d'affaiblir puis d'éliminer le bloc occidental : œuvrer pour la décolonisation, financer des guerres révolutionnaires ou subversives, manipuler les opinions publiques dans les démocraties bourgeoises, s'appuyer sur l'autorité morale et le prestige des intellectuels de gauche qui, à l'Ouest, ne cessent de dénigrer leur propre camp. Bref, c'est avec l'image d'un pessimiste quant à l'avenir que Déon apparaît de plus en plus aux yeux de son lectorat dans les années soixante et soixante-dix.

Le destin de l'Algérie l'aura également préoccupé. Il s'y est rendu à plusieurs reprises en 1958 pour d'assez longs séjours, occasion d'un travail journalistique de fond. Il est persuadé que l'on pourrait réorganiser la colonie française sur la base de l'intégration et de l'égalité des droits pour tous, que l'on a eu tort de ne pas faire appliquer les nécessaires réformes promises en 1945. Dans *L'Armée d'Algérie et la pacification*<sup>33</sup>, il pressent que la guerre, qui est gagnée sur le plan militaire, sera perdue par lâcheté politique ; il fait confiance au contingent, déjà aguerri aux multiples formes de l'assistanat et à la stratégie nouvelle d'action psychologique, pour qu'il se rapproche de la population et améliore leur

<sup>29</sup> Paris: La Table Ronde, 1985.

<sup>30</sup> *Parlons-en*, Paris: Gallimard, 1993, 68.

<sup>31</sup> *Ibid.*, 92.

<sup>32</sup> *La Carotte et le bâton*, Paris: Plon-La Table Ronde, réédition « Folio », 1988, 56.

<sup>33</sup> Paris: Plon, collection « Tribune libre ».

sort. Un an plus tard, il publie un livre de politique-fiction : *La Carotte et le bâton* : la Chirfanie est une jeune République arabe dirigée par un dictateur névropathe ; ce dernier défie la France tout en étant incapable de défendre son pays contre les agissements redoutables et conjugués de synarchies occultes, de puissances voisines et de compagnies pétrolières ; l'évolution fatale est certainement un désordre qui favorisera les desseins du communisme prosoviétique ; mais une poignée d'aventuriers veut inverser le sens de l'Histoire et se battent pour que la Chirfanie ne tombe pas sous un joug autrement brutal que ne l'était la domination occidentale. Bref, le sens est assez clair mais si l'OAS n'existait pas encore au moment de la rédaction de ses pages.

Quant à l'action politique du général de Gaulle face à laquelle l'intelligentsia française a été plusieurs fois amenée à se positionner entre 1940 et 1968, le jugement est plutôt négatif. Epargnant quelque peu l'homme du 18 juin, le monarchiste Déon s'en prend principalement au chef du Gouvernement provisoire de 1944 à qui il reproche de ne pas avoir favorisé la réconciliation nationale et d'avoir laissé faire l'épuration. Comme la plupart des partisans de l'Algérie française, il en veut au fondateur de la cinquième République d'avoir dissimulé en 1958 ses vraies intentions et d'être resté indifférent au sort tragique des Pieds-noirs et des Harkis lors de l'indépendance en 1962. Cinq ans plus tard, il écrit un féroce pamphlet

intitulé *Mégalonose*. L'histoire se présente comme une suite aux voyages de Gulliver de Swift : deux voyageurs anglais, épris d'aventures, débarquent sur une île du Pacifique ; celle-ci est dirigée par un nain psychopathe et despotique qui a commis mille perfidies pour asseoir son autorité sur un peuple qu'il méprise ; par des plans de crétinisation des masses et en encourageant la jouissance de la consommation, il s'assure la paix intérieure. Ce livre (réédité récemment<sup>34</sup>) eut à l'époque un succès immédiat mais le système de distribution marcha au ralenti, de crainte de poursuites ou de controverses. Aux yeux de l'auteur, c'était un constat amer et clownesque de la situation, peut-être prémonitoire puisque l'année suivante la révolte des étudiants contre le pouvoir gaulliste et la société matérialiste allait éclater.

Bref, dans son œuvre romanesque autant que dans ses essais, Déon sera resté longtemps un « Hussard ». Toutefois, même si lui ou ses trois amis sont incontestablement des figures de cette droite littéraire que les universités françaises et les intellectuels parisiens dénigrent, méprisent ou calomnient depuis plus de soixante ans, ils ne sauraient être présentés uniquement comme des militants ou des propagandistes ; presque au contraire, ils sont des défenseurs d'une littérature libre et diverse qui valorise le plaisir d'écrire comme de lire, qui admet que l'on y pousse des coups de colère ou que l'on s'y amuse mais sans imposer de normes esthétiques et morales, encore moins idéologiques.

---

<sup>34</sup> Paris: La Table Ronde, 2002.

## HUSARAI, ARBA LITERATŪROS DEŠINIEJI

### Thierry Laurent

#### S a n t r a u k a

Straipsnyje aktualizuojama antrosios XX a. pusės prancūzų literatūros istorijos atkarpa, siejama su vadinamosios husarų grupės rašytojų – Roger Nimier, Jacques Laurent, Antoine Blondin, Michel Déon – kūryba. Keliama literatūros kanono sudarymo ir jo legitimavimo problema, svarstomas galios struk-

tūrų poveikis oficialiam rašytojo (ne)pripažinimui. Penktajame dešimtmetyje tokia galios struktūra tapo kairiųjų rašytojų ir filosofų skleidžiama ideologija. Daroma išvada, kad aptariamų rašytojų nenoras susisaistyti su ja yra ne tik (ir ne tiek) jų „dešinumo“, kiek kūrėjo laisvės išraiška.

Gauta 2013-10-16

Priimta publikuoti 2013-10-30

*Autoriaus adresas:*

Université Paris IV – Sorbonne

France

El. paštas: thierry.laurent.yy@gmail.com